

GBASSARA, UN CONCEPT POLYSEMIQUE DANS L'AIRE CULTURELLE GBAYA COMME SOURCE DE L'HISTOIRE EN AFRIQUE

Bello ASSANA,

*Chercheur affilié au Laboratoire Economie et Société (LESO), Université de Ngaoundéré-Cameroun,
assanabello@yahoo.fr*

Résumé

La langue du terroir est un élément incontournable du patrimoine culturel d'un peuple. Chez les Gbaya du Cameroun, il existe des mots et termes qui, de par leur utilisation et leur interprétation peuvent être porteurs d'histoire ; c'est le cas du gbàssàrà. Son sens varie en fonction du contexte de son utilisation car moulé dans un métissage culturel, gbàssàrà est très lourd de signification parfois méconnue des utilisateurs. Bien que s'agissant du nom d'un oiseau, gbàssàrà est étroitement lié à l'homme Gbaya. Il devient alors intéressant de mener une étude dans le but de connaître, comprendre et illustrer le lien entre Gbaya et gbàssàrà afin de restituer la place dudit terme dans la communauté gbaya. Dès lors, qu'est-ce le gbàssàrà ? Comment utilise-t-on ce terme dans la société gbaya ? Quelle place occupe-t-il ? Comment en est-il arrivé à construire et à fédérer de contenus sémantiques patrimoniaux gbayas ? La méthodologie de production de ce travail s'appuie sur le culturalisme et le structuralisme en y associant l'exploitation d'écrits sur les Gbaya, la collecte des données orales et l'observation directe. L'analyse de toutes ces données a permis de soutenir les différentes parties du présent travail dans une approche synchronique et diachronique. L'étude s'arrête ainsi sur la présentation des Gbaya, la description des représentations d'utilisation dudit concept et enfin l'analyse de sa symbolique dans le cadre de la valorisation des langues africaines.

Mots clés : Gbàssàrà, Gbaya, fonctions, patrimoine, Cameroun.

Abstract

The local language is an essential element of the cultural heritage of a people. Among the Gbaya of Cameroon, there are words and terms which, through their use and interpretation, can carry history; this is the case of gbàssàrà. Its meaning varies according to the context of its use because molded in a cultural mix; gbàssàrà is very heavy with meaning sometimes unknown to users. Although being the name of a bird, gbàssàrà is closely related to the Gbaya man. It then becomes interesting to conduct a study with the aim of knowing, understanding and illustrating the link between Gbaya and gbàssàrà in order to restore the place of the said term in the Gbaya community. So what is gbàssàrà? How is this term used in Gbaya society? What places does it occupy? How did he come to construct and federate Gbaya heritage semantic content? The production methodology of this work is based on culturalism and structuralism by associating the exploitation described on the Gbaya, the collection of oral data and direct observation. The analysis of all these data made it possible to support the different parts of this work in a synchronic and diachronic approach. The study thus ends with the presentation of the Gbaya, the describe of the

representations of use of the said concept and finally the analysis of its symbolism in the context of the valuation of African languages.

Keywords: *Gbàssàrà, GBaya, fonctions, heritage, Cameroon.*

Introduction

Avec l'introduction de l'histoire des mentalités depuis les années 1960, l'histoire sociale connaît des renouvellements. Les groupes sociaux ne sont plus vus uniquement sous l'angle socioéconomique, les historiens s'intéressent à la culture, à sa pratique, aux croyances, aux attitudes et la langue. Partant de là, c'est à travers la langue que les valeurs et la sagesse d'une communauté se transmettent. Les chants, les proverbes, les contes se réalisent et s'expriment à travers des rituels et des cultes qui se réalisent en faisant usage de la langue. Cette dernière est « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte » (Rocher, 1969 :88). En clair, la langue permet de véhiculer des valeurs culturelles. Quand on sait que les langues africaines souffrent en général d'un manque de promotion, des efforts doivent être faits pour redonner la place de la langue au centre de la culture de chaque peuple. Car certaines langues africaines sont menacées d'extinction. Les concepts polysémiques ne sont pas à l'abri à cause du brassage culturel, du snobisme et la mauvaise utilisation. Notre étude s'inscrit alors à approfondir l'étude des concepts polysémiques afin d'en dégager la symbolique. La langue gbaya recèle en elle des concepts polysémiques, héritage des formes de savoirs ancestraux de plus en plus méconnus de jeunes générations parce que difficilement traduisibles voire transmissibles connaissant des difficultés de transmission à l'exemple de *gbàssàrà*. Qu'est-ce le *gbàssàrà* ? Quelles en sont les pratiques et fonctions au sein de la société gbaya ? Comment ce concept polysémique est-il construit et approprié en patrimoine culturel chez les Gbaya ? Pour répondre à ces questions, le travail s'est structuré comme suit : la présentation des Gbaya, la description des représentations d'utilisation dudit concept et l'analyse de sa symbolique dans le cadre de la valorisation des langues africaines.

1. Présentation des Gbaya et la langue

Les Gbaya sont un groupe bantouïde qu'on rencontre dans plusieurs pays de l'Afrique centrale. Les migrations des peuples ont favorisé au fil du temps, l'arrivée au Cameroun des Gbaya. Ils se sont installés en s'adaptant à l'environnement tout en conservant leur culture malgré les influences qu'elle a pu subir à travers les emprunts de part et d'autres.

1.1 Origine et migration

De par le nom qui les désigne, Gbaya a plusieurs significations, pour le chef Supérieur Aï-Ba Ngari, Gbaya signifie les « os ». Quant à la tendance la plus populaire se rapporte à « *Ghà* » qui signifie grand, immense, multitude et à « *Ya* » qui sont des fourmis magnan, fourmis légionnaires (1). Ici, la société ou le peuple gbaya se veut en famille et solidaire à l'image des fourmis, parce que l'union fait non seulement la force mais aussi la grandeur. Comme le dit si bien Yadjé (2021 : 8), il ne s'agit pas d'anéantir les efforts individuels, mais de les conjuguer dans un esprit qui doit être celui de l'individualité communautaire comme les fourmis savent si bien le faire.

L'origine des Gbaya fait l'objet de controverses. Une première hypothèse leur assigne une origine soudanaise, dans une région située entre le lac Tchad et la Bénoué. À côté, il y'a les tenants d'un foyer méridional, situé au-delà de la haute-Sangha, dans le bassin de la Lobaye. Par contre, la croyance en une origine orientale est fort enracinée dans la mémoire collective des Gbaya. De nombreux récits d'origine font référence au bassin de la Nana, dans l'espace centrafricain. Ces sources orales sont corroborées par les données de l'archéologie, permettant de circonscrire un habitat « originel » correspondant, aux vallées inférieure et moyenne de la Lobaye, avec une extension au nord-ouest vers la Basse-Nana (Vidal, 1992).

Dans l'aire gbaya, la migration ou *keur* renvoi au (se déplacer d'un lieu, migrer, essaimer) suivi du complément *yé* (village). Ainsi, *keur-yé* veut dire « quitter du village », « lever le village ». La migration est donc exprimée par l'indication du déplacement du lieu de résidence habituel et permanent. Les déplacements saisonniers liés à la pratique des diverses activités sont quant à eux exprimés par le terme *waou* (campement). L'installation temporaire en brousse fait partie du vécu

des Gbaya. La nature de ces campements est différente selon les participants et l'activité pratiquée. Leur durée varie de huit à dix jours, pour les plus courts et à plusieurs semaines pour les plus longs. Tandis que *yé* ou village représente l'espace d'implantation permanent des hommes sur le territoire des ancêtres (Doko, 2009).

Dans la première moitié du 19^{ème} siècle, les migrations gbayas, sans doute anciennes, furent amplifiées sous la pression des razzias esclavagistes organisées à partir du Darfour, du Ouaddai et du Baguirmi (Thierno Mouctar Bah, 1993 : 61-62). Dès lors, les déplacements, qui s'effectuaient dans la direction sud-nord, s'orientèrent vers l'ouest, en direction du territoire actuel du Cameroun. Là, les Gbaya entrèrent en contact avec plusieurs peuples à savoir Yangere, Laka, Mboum. Lorsqu'au milieu du 19^{ème} siècle, ils furent confrontés aux Peulh, ils n'étaient pas encore territorialement stables dans l'Adamaoua, contrairement aux Mboum.

Groupe ethnique divisé en plusieurs clans, les Gbaya de nos jours peuplent la partie méridionale du Cameroun (Burnham, 1980:58). Le clan Yaayuwé constitue le centre d'intérêt de l'étude. Les Gbaya Yaayuwé sont une population qui se retrouve généralement à l'Est de la région de l'Adamaoua (Mbing, 2015 : 45). Ils sont pour la plupart installés à Meiganga et ses environs (Djohong Mboula, Kombo-laka, Gbatoua-Godolé), le long de la route Meiganga-Ngaoundéré (Nghanhi, Gunbéla, Gbagbongo etc.), le long de la route Meiganga-Bertoua (Meidougou, Dankalé, Nandèkè, Lokoti, Zaoro-fio, Gang-Kobone, Béka-Guiwan) et le long de la route Meiganga-Tibati (Kalaldi, Ngaoundal, Danfili, Ngatt).

1.2. Organisation socio-politique

Les Gbaya font partie des sociétés « segmentaires », dénuées de pouvoir central institutionnalisé. De ce fait, les Gbaya n'ont pas d'autorités traditionnelles, détentrices de pouvoirs permanents et bien définis, opérant au niveau supra-clanique. La seule autorité acceptée se limite au niveau du patriclan dont le chef est appelé « *Gàsà nù dük* » (2). Celui-ci n'est en fait que le porte-parole de sa communauté auprès des autres patriclans locaux et au sein de la communauté territoriale. Au-dessus du clan, aucune autorité régulière et permanente n'était tolérée. Le seul responsable politique de quelque envergure était le chef du territoire clanique appelé « *wannù* ». Il est détenteur, de façon circonstancielle et

limitée, d'une autorité liée à une opération bien déterminée : conduire une guerre, trancher un palabre, etc. Au sens un peu plus large, il est l'unique garant de la politique étendue. De plus, lorsque la situation le réclamait, un chef de guerre pouvait organiser la défense des intérêts du groupe, mais son statut ne perdurait pas par la suite. Les clans gbayas étaient donc, avant l'invasion peule, dirigés par des chefs traditionnels qui portaient plusieurs titres dépendant de leur population et de l'importance de leur territoire (Ngoh, 1990 : 45). Le chef coordonnait les activités de la communauté mais ne prenait aucune décision. Son autorité était contrôlée par l'assemblée du village. Cette assemblée avait deux fonctions principales : la diffusion des informations importantes et la mobilisation des autochtones pour la guerre. Il ne s'appuyait que sur ses descendants directs. Malgré l'absence d'une centralisation du pouvoir, le peuple gbaya apprécie à sa manière les faits et gestes dans son vécu quotidien.

1.3. La langue des Gbaya

La ressource culturelle qui permet aux hommes de comprendre le monde, de communiquer et d'échanger sur celui-ci, c'est la langue. La langue gbaya est riche d'au moins de quinze dialectes selon qu'elles se parlent et en fonction des régions où elles se trouvent et ceci manifeste de l'étendue géoculturelle de cette langue. Bien que leur localisation n'obéisse pas aux frontières administratives ou arbitraires héritées de la colonisation, certains de ces dialectes gbayas se limitent à un pays alors que d'autres par contre sont internationaux puisqu'ils se trouvent dans plusieurs nations d'Afrique. Mais le lien culturel subsiste par les relations que les Gbaya d'ici et d'ailleurs entretiennent entre-eux.

La langue gbaya *yaayumee* selon Philip Noss (1981), a d'abord été classée dans les langues soudanaises à cause de ses phonèmes labio-vélaires : /*kɸ*/, /*gb*/ et /*nm*/ ; et à cause de la structure monosyllabique des mots, de ses systèmes tonémiques et de sa localisation géographique. Elle est aussi une langue semi-bantoue pour ses racines qui se trouvent également dans les autres langues bantoues. Suite aux travaux de Joseph Greenberg (1963), la langue gbaya est classée dans la branche orientale de la sous-famille Adamawa-orientale, qui se situe linguistiquement dans la famille Niger-Congo. Toutefois, le gbaya *yaayumee* dispose de nos jours d'une grammaire, et de deux dictionnaires. Le dialecte gbaya-*yaayumee* appartient au groupe linguistique nommé Gbaya-Manza-Mgbaka, qui

s'étend à travers le Cameroun et la République centrafricaine, de la frontière nigériane jusqu'au Soudan ainsi qu'au-delà du fleuve Congo. La langue gbaya est la garantie de l'authenticité gbaya.

2. Signification du concept *Gbàssàrà*.

La langue Gbaya est différemment parlée en fonction du lieu où on se trouve. Le Gbaya de Bertoua n'est pas toujours celui parlé à Bétaré-Oya ou à Garoua-Boulai encore moins celui parlé à Méiganga. Il y'a certaines marques distinctives qui permettent d'identifier la provenance de chacun mais le sens est généralement le même. Dans leur parler, certains mots reviennent et le sens diffère d'un contexte à un autre. Pour certains mots et expressions, seuls les patriarches détiennent la signification depuis des générations. C'est le cas du concept *gbàssàrà* donc l'utilisation et la représentation font partie intégrante de la culture gbaya.

2.1. Gbàssàrà. : Un oiseau pas comme les autres

Chez les Gbaya les oiseaux ont divers caractéristiques et fonctions. Seulement le *gbàssàrà* est déjà difficile à reconnaître car il est presque à cheval entre le moineau et le pique-bœuf. C'est un oiseau à l'allure du mange-mil mais de couleur comme celle des perdrix avec de longues plumes à l'arrière semblables à une queue. Muni des yeux rouges, il a un regard perçant et peut voir à plus de cinq cents mètres. Il sélectionne les arbres et plantes sur lesquels il se pose. En présence des hommes, il émet des gazouillis avec persistance et insistance en faisant des gestes avec la tête. Le chant du *gbàssàrà* est très aigu et est entendu à des centaines de mètres. Il est très actif dans son écosystème quand il réalise que l'homme fait son intrusion pour la chasse, la cueillette, le ramassage ou la pêche. Les images suivantes présentent deux variétés de l'espèce d'oiseau dans le pays gbaya et désigné *yaakù* en français *indicator indicator*.

Photos 1 et 2 : Deux variétés de l'oiseau dit gbàssàrà



Source : Doumba Yaya Marius (Djohong) et Issa Doua Midal (Banyo)

Au premier regard, il est difficile de le reconnaître parmi les autres espèces proches de lui. Il faut être patriarche chasseur et cueilleur gbayà pour clairement identifier le *gbàssàrà*. Bien qu'il s'agisse en présence de l'homme, cet oiseau aime la vie en communauté, d'ailleurs dans l'exécution de ses cris et chants, *gbàssàrà* passe un message à l'homme. En forêt, c'est *gbàssàrà* qui oriente le chasseur-cueilleur vers une ruche de miel, ou encore l'aide à identifier le bon bois pour la construction ou pour la fabrication des outils en bois très résistant ; il le fait en frappant avec son bec sur le bois.

Le *gbàssàrà* fait partie de l'ordre des passériformes, ces oiseaux percheurs caractérisés par de longs orteils, trois vers l'avant et un en général plus long vers l'arrière comme l'on peut voir sur la photo 1. D'un aspect trapu, cet oiseau est reconnaissable grâce à son bec noir de forme conique. Chez le mâle, la tête grosse et aplatie porte une calotte et des joues grises, de couleur plus claire que le reste de son corps. Ses petits yeux ronds et très sombres sont surlignés par une large bande qui s'évase de la tempe à la base du bec à regarder la photo 2. Ses prédateurs dans les airs sont les rapaces et leurs nids sont régulièrement pillés par les rats, les fouines et les écureuils.

Le *gbàssàrà* se nourrit d'insectes et de larves d'insectes. Il est aussi friand des grains. Il s'alimente principalement sur le sol, en sautillant et en secouant nerveusement la queue. Le *gbàssàrà* s'attaque aussi aux semences et commet parfois d'énormes dégâts dans les champs de céréales. C'est avec ses petits cris que le *gbàssàrà* tente de marquer son territoire où se trouve généralement son nid (3). Cela revient à comprendre que c'est une interpellation pour celui qui sait décoder le

langage des oiseaux. Il parcourt les campagnes à la recherche de sa pitance. Malgré son jacassement en présence de l'homme, *gbàssàrà* vit en harmonie avec ce dernier au point d'être considéré compagnon de l'homme gbaya.

2.2. Gbàssàrà : matériau de construction chez les Gbaya

Pour construire les maisons, les Gbaya ont besoin des matériaux qu'ils prélèvent dans leur environnement immédiat. Ces matériaux sont de deux sortes à savoir les matériaux légers et les matériaux lourds. Il s'agit éventuellement des végétaux et en particulier le bois. Pour construire, les Gbaya utilisent les fourches ou *sàrà* ou encore *sàràtò* et le choix est le plus souvent orienté vers les espèces comme l'*asobé*, l'ébène, le bois rouge, l'iroko qui sont des variétés d'arbre difficilement attaquables par les termites ou charançons.

Après coupure, l'écorce dure est enlevée et les troncs sont exposés au soleil pendant deux à trois jours pour permettre au bois de se solidifier. De forme Y et d'une épaisseur assez imposante, les grandes fourches sont extrêmement incontournables dans la construction chez les Gbaya et elles sont appelées *gbàssàrà*. La technique consiste à ficher en terre des pilonnes d'arbres appelées *gbàssàrà* dont le nombre dépend de l'artisan ou de la grandeur de la pièce. Son utilisation consiste à se servir de la circonférence au niveau du croisement pour tisser avec des baguettes (*bessaké*) le support sur lesquelles reposeront les longs bois (*gàngàlà*) servant de charpente avant d'y poser de la paille (*yùdù*) qui sert de toit comme l'on peut l'indiquer la photo 3. Les *gbàssàrà* sont généralement placés au coin de l'édifice et son milieu car c'est sur eux que repose la solidité de l'édifice. Le *gbàssàrà* du milieu est le plus gros et le plus grand car c'est lui qui supporte la plus lourde charge totale d'un édifice. Un soutien sans lequel l'édifice ne pourrait résister. C'est donc la pièce maîtresse dans la construction d'une maison. Le traçage de la circonférence de la maison se fait à l'aide d'un piquet qui est fixé au centre. Sur le piquet, une corde ou (*nyaké*) est attaché et à l'autre extrémité de la corde un petit morceau de bois est aussi attaché et sert de pointe pour le traçage.

Généralement chez les Gbaya, la construction d'une case a une durée d'une semaine. Mais elle peut aller au-delà surtout s'il s'agit de la case avec de la terre battue. Ce sont les hommes qui sont chargés de la construction des maisons mais ils sont souvent assistés des femmes ou

des grands enfants qui servent de mains d'œuvres pour puiser de l'eau et porter la terre argileuse. Cette argile est ensuite pétrie jusqu'à obtention de son homogénéité. Une fois ceci réalisée, les hommes expérimentés se chargent de l'élévation du mur (4). La toiture, en forme de cupule de gland, toujours préfabriquée à l'aide des tiges de graminées sans le recours d'aucune armature de bois est posée soit directement sur le mur soit sur des pieux fichés tout autour de la structure. La case est recouverte de chaume pour protéger l'intérieur des intempéries. La forme circulaire de son mur lui permet de résister à l'action des vents violents. La case traditionnelle est ronde et son diamètre est en moyenne de trois mètres comme l'illustre la photo 4.

Photos 3 et 4 : Un exemple de construction d'une case gbaya



Clichés : Assana Bello, 2022 à Yafounou et à Wëndoka.

La case gbaya n'a aucune autre ouverture à part la porte appelée *kparnutua*. Cette dernière se ferme à l'aide d'une natte tressée à base de la moelle de bambou ou en paille. L'accès dans la case se fait généralement en se courbant. L'exiguïté de la porte pour un Gbaya sert non seulement à lutter contre la fraîcheur mais aussi à décourager les « mauvais esprits » qui hanteraient le village pendant les nuits.

Le *gbàssàrà* est un élément essentiel et indispensable dans la construction des édifices chez les Gbaya. C'est le support par excellence de la qualité et la solidité des constructions en pays Gbaya. Ainsi le *gbàssàrà* est une référence architecturale dans la société gbaya.

2.3. Gbàssàrà : l'appel du chef

Certes l'organisation politique gbaya est dépourvue de pouvoir central institutionnalisé, mais l'autorité acceptée se limite au niveau de la famille étendue. Le chef coordonne les activités de la communauté sans prendre de décision communautaire et son autorité reste sous le contrôle de l'assemblée du village. Cette assemblée a deux fonctions principales : la diffusion des informations importantes et la mobilisation de la population pour la guerre. Ainsi pour le besoin de la cause, le chef mobilise le peuple pour décider d'un projet commun et bénéfique à tous (photo 6). Et quand il manifeste ce désir, il lance un *gbassara* qui est un appel ou une convocation ou encore un communiqué pour rassembler les siens. Les Gbaya disent alors que le chef a besoin du soutien de la communauté. Pour le faire, il se sert d'un outil qui porte le nom de *gbàssàrà*.

En effet il s'agit d'un objet en fer à deux fourches reliées par une manche courbée formant un « U » grossier (Photo 5). Il faut être un initié pour l'utiliser et le jouer pour transmettre le message (5). On le tient à la main et à l'aide d'un bâton bien choisi et préparé pour la circonstance, le batteur frappe dans les deux gongs pour produire le son qui fait office de message en faisant le tour du village : c'est le *nù boor* ou *nù gàrà*. Quand le batteur tape sur l'instrument, le son qu'il produit est semblable à une expression qui peut se rapporter à *kùngué, kùngué, kùngué* qui est un mot qui signifie instrument. Ainsi, l'appellation pour l'appel au message du chef a progressivement changé quittant du *gbàssàrà* au *kùngué* qui s'avère être plus facile pour les non-initiés de percevoir l'appel du chef. Pendant que le batteur le fait il crie à haute voix pour davantage attirer l'attention de la population.

Photos 5 et 6 : Présentation du gbàssàrà et effets directs dans le pays gbaya



Clichés : Assana Bello en 2017 à Kalaldi et à Doua.

Le *gbàssàrà* se conserve dans la chefferie. A titre illustratif de la photo 5, il est accroché dans le vestibule de la chefferie de Kalaldi. Il ne sort que lorsque le chef a un message ou une convocation à passer. Une fois joué, chaque membre de la communauté gbaya prête une oreille attentive pour suivre le message du leader. Toutefois le *gbàssàrà* sert aussi d'instrument de musique lors des réjouissances populaires mais à cette occasion, il est alors joué pour accompagner les autres instruments de musique comme le tambour et les castagnettes. En général, les Gbaya font usage de cet instrument pour les rituels hautement traditionnels et spirituels où seuls les initiés ont le privilège de communiquer avec ces esprits à l'aide du *gbàssàrà*. Il est à indiquer que l'instrument d'appel et de mobilisation des populations autour du chef dans la société gbaya existe également dans les communautés avoisinantes. C'est ainsi que les Père l'appellent *Konseurè* ou *Toŋ vèrè*, les Dii le désignent par le concept *Wâân-né* et chez les Mboum le nomment *Kéguèn* ou *Mbàra*. Dans ces groupes sociaux, cet instrument constitue un instrument d'animation lors des réjouissances populaires.

3. *Gbàssàrà* dans la culture gbaya

L'homme gbaya est étroitement lié à son environnement car, source de nutrition, de bénédiction et c'est le siège des esprits bref c'est l'environnement qui anime la vie du peuple. Dans cette immensité naturelle que constitue l'environnement l'homme gbaya a établi une symbiose entre les éléments de cette nature et lui-même. *Gbàssàrà* est donc plus qu'une expression, un symbole de l'identité gbaya car c'est un fidèle compagnon de l'homme, c'est le pilier par excellence du cadre familial et c'est un appel à l'unisson et à la solidarité gbaya.

3.1. La symbolique de force et de puissance

L'homme est le chef et le moteur central de la famille dans de nombreuses sociétés africaines. La femme peut jouer ce rôle lorsque le mari est décédé. L'homme s'occupe des besoins sanitaires, alimentaires et sécuritaires de sa famille. La femme quant à elle s'occupe des travaux domestiques ; ce qui montre que cette dernière joue un rôle de second plan dans la mesure où elle ne participe pas à la prise des décisions au sein du foyer. Mais en terme économique, elle est très présente dans les activités agricoles et la production économique

repose sur l'agriculture. Chaque famille détient une portion de terre qui est généralement découpée en fonction du nombre de personnes qu'elle regroupe. L'homme et la femme cultivent dans le même champ. Presque la quasi-totalité des produits issus des champs sont destinée à la consommation familiale même si une partie peut être vendue. Parfois, il arrivait que la femme dispose sa propre parcelle pour satisfaire ses besoins après la récolte.

Dans un foyer, l'homme est le pilier car c'est ce dernier qui pourvoit aux besoins de la famille et assure sa sécurité. Cette place est comparable au *gbàssàrà* puisque c'est lui qui porte tout le poids de la famille. Il est alors l'élément fondamental dans de la famille. Il doit en même temps être organisateur, transmetteur, protecteur et proliférateur de ses descendants. Sur le plan socio-familial, *gbàssàrà* est le membre le plus important de la famille. Il représente la personne sur qui la charge principale repose. C'est le membre de famille qui est le plus écouté et consulté étant donné son potentiel dans le domaine spirituel, économique et financier de la famille. C'est véritablement la personne sur qui la famille a fondé son espoir. *Gbàssàrà* l'homme intervient toujours pour porter secours aux siens et est celui-là sur qui reposent le soutien et l'espoir des autres. C'est le mentor de la famille.

3.2. La symbolique du compagnon

Gbàssàrà est cet oiseau qui dirige l'homme lorsque ce dernier est en brousse pour l'exercice de ses activités de chasse, de cueillette et ramassage. Étant donné que le *gbàssàrà* est en perpétuel mouvement de va-et-vient, il facilite l'orientation de l'homme vers le ravitaillement, en fruits, en miel, bref en produits de ramassage et de cueillette. La connaissance et le décryptage des cris, des déplacements et des jacassements du *gbàssàrà* permettent aux chasseurs Gbaya de ne jamais revenir bredouilles de leurs expéditions en brousse.

Le *gbàssàrà* est bien plus qu'un éclaireur, un indic pour l'homme faisant de lui ce chasseur-cueilleur très puissant qui rapporte toujours des trophées de chasse et qui sort toujours victorieux de tous les défis auxquels il peut être confronté en forêt. En retour de cette action d'accompagnement dont bénéficie l'homme de la part du *gbàssàrà*, l'intervention de l'homme en ces lieux indiqués, permet au *gbàssàrà* de récolter sa part de provision pour remplir sa panse. D'ailleurs chez les Gbaya, il est convenu que le chasseur en récoltant le miel se doit

également de prélever aussi la part de l'oiseau dans le but de le remercier pour l'avoir orienté sur le site. L'oiseau *gbàssàrà* est sans doute connu dans d'autres groupes sociaux notamment les Pérè et les Nizàa. Son rôle de guide en brousse est bien connu.

Le *gbàssàrà* assure la sécurité du chasseur Gbaya en forêt car il prévient également l'homme tous les dangers qui peuvent le guetter. Il alerte les hommes quand un python ou un animal féroce se trouve dans les environs et s'il constate que l'homme est en difficulté à l'exemple de la noyade, il fait extrêmement de bruit question d'espérer alerter un secours. Ainsi le *gbàssàrà* est ce compagnon qui assure la sécurité de l'homme Gbaya et lui permet de s'affirmer dans sa grandeur et sa puissance.

3.3. La symbolique du rassemblement

C'est en décomposant le concept *gbàssàrà* que l'on perçoit son sens et sa place à la chefferie. En effet, le préfixe *gbà* veut dire « grand » et le suffixe *sàrà* signifie « un appel ». Bien que la société gbaya est lignagère, le regroupement est d'une importance capitale face aux contraintes sociales alors le *gbàssàrà* est ce grand et vibrant appel de rassemblement qui regroupe le peuple pour être édifié par le chef. Les raisons du regroupement sont multiples. Il peut s'agir de la prise de décisions pour l'avenir du clan suivant les avis des initiés appelés *kpang* ou alors dans le cadre des travaux collectifs à savoir l'entretien du palais ou les parties de chasse voire de pêche. Cet appel se fait aussi pour la mobilisation des guerriers pour la défense du village contre les attaques des ennemis (6). L'organisation du *labi* qui est la grande rencontre culturelle, se fait à la suite d'une convocation du peuple à travers le *gbàssàrà*. Ainsi, il est aussi perçu comme un instrument de rassemblement pour encourager le vivre-ensemble et surtout la recherche et le maintien de la paix et l'harmonie dans le groupe à travers la solidarité, l'entraide et la socialisation.

Conclusion

Au terme de notre étude portant sur la valeur du concept *gbàssàrà* dans la société gbaya, il ressort que ce terme a un sens polysémique. Il désigne quatre éléments essentiels dans la culture gbaya qui se rapportent aux valeurs d'amitiés, de grandeur, de puissance, de sécurité et de

rassemblement. Le *gbàssàrà* est un savoir ancestral et porte une influence clanique qui établit une véritable liaison entre l'homme gbaya et son environnement à travers le savoir, le savoir-faire et le savoir-être. Cette trilogie s'illustre clairement dans l'utilisation du terme *gbàssàrà* en langue gbaya. Face aux menaces de disparition dont font l'objet de certaines langues et étant donné le caractère patrimonial et culturel de cette dernière dans l'identité d'un peuple, la société Gbaya en souffre dans sa transmission. Bien qu'étant un oiseau bienfaiteur et compagnon de l'homme, *gbàssàrà* est aussi ce matériau clé dans la construction d'une structure dans la société gbaya avant d'être aussi le chef de famille sur qui repose le poids du foyer pour enfin être ce vibrant appel que seul un guide peut à l'endroit de toute la communauté. Le *gbàssàrà* ainsi, n'est pas seulement un mot mais constitue véritablement les archives du peuple Gbaya. C'est l'expression de l'identité du groupe et il est transmis de génération à génération pour être l'authentique image que le Gbaya projette dans le monde extérieur. Ainsi, la langue est bien plus qu'un des éléments de culture, c'est l'équivalent de la somme de sa culture. Dès lors, l'apprentissage et le développement de nos langues locales sont essentiels pour la connaissance et la sauvegarde de l'histoire africaine.

Notes

- (1) C'est la vision du MOÏNAM, le Mouvement d'Intégration et d'Assistance Mutuelle, qui est le plus grand mouvement culturel gbaya.
- (2) En gbaya, *gasa* qui signifie grande ; *nù* qui veut dire parole et *dùkè* qui se rapporte au clan.
- (3) Il s'agit d'un panier de poulets, un paquet d'aiguille, une lance, une grosse marmite, du vin rouge et une grande cuvette à eau.
- (4) La construction du mur consiste en une juxtaposition de colombins disposés obliquement jusqu'à la hauteur désirée. Le mur a une hauteur d'environ un mètre et demi. La charpente est faite de longues tiges de bois.
- (5) Il arrive parfois que le chef se sert lui-même de cet outil. Cela arrive souvent quand il est dans un besoin pressant et constatant qu'un proche collaborateur est absent des lieux.
- (6) Il est à signaler que dans le temps les Gbaya étaient aussi menacés par les raids esclavagistes tout comme les animaux féroces bien que maîtrisant l'activité de la chasse.

Bibliographie

Ouvrages

- Burnham Philippe** (1980), *Opportunity and constraint in a savana society: The Gbaya of Meiganga-Cameroon*, London, Academic Press.
- Dahirou Soulemanou** (2014), *Les interdits alimentaires dans les sociétés gbaya, Mboum et dii de l'Adamaoua du XIXe au XXe siècle*, Mémoire de Master Recherche en Histoire, Université de Ngaoundéré, p. 50.
- Doko Paulette Roulon** (1998), *Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan.
- Doko Paulette-Roulon** (2009a), « La notion de 'migration' dans l'aire gbaya » in *Migrations et mobilité dans le bassin du lac Tchad* sous la direction de T. Henry et N. Woin, IRD, Colloques et séminaires.
- Doko Paulette-Roulon** (2009b), « L'espace Gbaya », in *journal des africanistes*, <http://africanistes.revues.org/2361>, consulté le 24 mai 2022.
- Greenberg Joseph** (1963), *The Language of Africa*, La Haye, Bloomington, Indian Press.
- Mbing Nandiba Mariane** (2015), *Rites funéraires et relation interethnique des peuples de l'Adamaoua du XIXème au XXIème siècle : cas des Dii et des Gbaya*, Mémoire de Master Recherche en Histoire, Université de Ngaoundéré.
- Mohammadou Eldridge** (1990), *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, Tokyo Vol. I, ILCA.
- Ngoh Victor Julius** (1990), *Cameroun : 1884-1985, cent ans d'histoire*, Yaoundé, CEPER.
- Noss Philip** (1981), *Gbaya : phonologie et grammaire. Dialecte yaayunwee*, Meiganga, Centre de Traduction Gbaya.
- Yadji Paul** (2021), « *Nú in táoemò ko gbaya* : la langue et le patrimoine dans l'aire culturelle gbaya d'Afrique subsaharienne » in *Annales de l'Université de Moundou, Série A-FLASH Vol. 8 (1), Jan. 2021*.
- Rocher Guy** (1969), *Introduction à la sociologie*, tome 1, Classiques UCAQ.
- Thierno Mouctar Bah**, 1993, « Le facteur Peul et les relations interethnique dans l'Adamaoua au XXe siècle », in *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)* : Actes de colloque du 14 au 16 janvier.
- Vidal Paul** (1992), « Au-delà des mégalithes : Archéo centrafricaine et histoire de l'Afrique centrale », in *L'archéologie au Cameroun* sous la direction de J-M., Essomba (éds), Paris, Karthala.

Sources orales

N°	Noms et prénoms	Sexe	Âge	Ethnie	Statut social	Lieux et dates d'entretien
01	Abou Garba	M	60 ans	Gbaya	Instituteur	Ngaoui le 05 mai 2022
02	Babba	M	51 ans	Gbaya	<i>Chef/Wannyé</i>	Gbafouck le 13 mars 2022
03	Djouldé Eugénie	F	41 ans	Gbaya	Institutrice	Ngam le 12 mars 2022
04	Dombia Zaigna Jean-Pierre	M	46 ans	Gbaya	Instituteur	Ngaoui le 05 mai 2022
05	Gabana Jean Francis	M	33 ans	Gbaya	Enseignant	Dang le 28 mai 2022
06	Garba André	M	42 ans	Gbaya	Contractuel	Nyambaka le 30 mai 2022
07	Georges Beloko	M	42 ans	Gbaya	Enseignant	Ngaoui le 05 mai 2022
08	Gogo Habiba	F	56 ans	Gbaya	Princesse	Gbagogo le 12 mai 2022
09	Hamadou Nyeme	M	83 ans	Gbaya	Notable	Djohong le 22 mars 2022
10	Hamat Pierre	M	75 ans	Gbaya	<i>Chef/Wannyé</i>	Dang le 28 mai 2022
11	Issa Doua Midal	M	47 ans	Gbaya	Contractuel	Ngaoundal le 29 mai 2022
12	Mbélé Kaïta	M	80 ans	Gbaya	Notable	Djohong le 22 mars 2022
13	Maa Koudi Salma	F	76 ans	Gbaya	Devine	Nyambaka le 30 mai 2022
14	Oumarou Poro	M	85 ans	Gbaya	Chasseur	Wandéh le 12 juin 2022
15	Patou Djida Pauline	F	71 ans	Gbaya	Potière	Ngam le 12 mars 2022
16	Sadou Yaya	M	58 ans	Gbaya	Prince	Gbagodo le 12 mai 2022
17	Saidou Jean-Pierre	M	47 ans	Gbaya	Instituteur	Gbafouck le 13 mars 2022
18	Samba Djaouro	M	85 ans	Gbaya	Ancien maire	Dir le 12 mai 2022
19	Souman Gilbert	M	74 ans	Gbaya	Chasseur	Ngam le 12 mars 2022
20	Tamai André	M	34 ans	Gbaya	Apiculteur	Gbafouck le 13 mars 2022
21	Yangai Etienne	M	48 ans	Gbaya	Contractuel	Ngaoui le 05 mai 2022
22	Zockneyi Aissatou	F	76 ans	Gbaya	Ménagère	Dackzer le 12 juin 2022